



La faute à Voltaire

de Abdellatif Kechiche

Fiche technique

France - 2000 - 2h10 -
Couleur

Réalisation, scénario et dialogues :

Abdellatif Kechiche

Montage :

Tina Baz Legal

Annick Baly

Son :

Joël Riant

Ludovic Henault

Interprètes :

Sami Bouajila

(Jallel)

Elodie Bouchez

(Lucie)

Bruno Lochet

(Franck)

Aure Atika

(Nassera)

Olivier Loustau

(Antonio)

Virginie Darmon

(Leïla)



Résumé

Tel un Candide rêvant de l'Eldorado, Jallel s'embarque clandestinement pour la France dans l'espoir de tenter sa chance. Là, commence le film... et la lente désillusion de Jallel...

De rencontres en rencontres, de foyers en associations, Jallel va cheminer dans le Paris des exclus, et, faute de satisfaire ses espoirs de fortune, va découvrir et partager la solidarité des déshérités...

Critique

Toute œuvre a sa manière de faire signe. La parenthèse conviendrait assez bien à **La faute à Voltaire**, dont le modèle inspire à la fois la construction du film et témoigne de son credo artistique. Soit, à l'instar du Frank Capra de **La vie est belle** et, toutes choses étant égales par ailleurs, la croyance que le premier devoir du cinéma est de distraire de la réalité, de la rendre plus supportable en la montrant meilleure qu'elle n'est, sans pour autant être dupe de cette merveilleuse illusion qui rétablit, l'espace d'un film, l'harmonie entre le monde et les hommes. L'épuisement de cette conception classique du cinéma, qui met délibérément la réalité entre parenthèses, est suffisamment avéré pour que l'on

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

considère avec sympathie et émotion les quelques rares tentatives qui parviennent à en retrouver la formule magique.

C'est heureusement le cas de **La faute à Voltaire**, qui s'ouvre et se ferme sur la stricte brutalité du réel, telle que peut l'éprouver un émigré maghrébin le jour de son arrivée sur le territoire français, puis lors de l'expiration de son autorisation provisoire de séjour. Entre ces deux coups de bâton, c'est-à-dire durant les quelque deux heures que dure ce film, Abdel Kechiche a inventé une comédie drôle, subtile et interprétée avec un bonheur communicatif. Elle tourne résolument le dos à la noirceur et à la gravité attendues du sujet et n'a de cesse de nous persuader que le monde peut aussi sourire à ceux qu'il exclut. L'âme humaine est ainsi faite qu'on ne demande qu'à y croire. Pour ce faire, le cinéaste a recours à deux procédés très efficaces : le déplacement d'affect et le renversement de situation. Le premier tient au fait que le cinéaste minore l'épreuve sociale qui attend son héros, Jallel (Sami Bouajila), pour le jeter dans les affres de deux intrigues amoureuses successives.

Le second est lié à la nature même de ces rencontres qui, sous les traits respectifs d'une beurette rentre-dedans, Nasser (Aure Atika), et d'une Française allumée, Lucie (Elodie Bouchez), sont incarnées par des personnages encore plus paumés que le protagoniste principal. Nasser, rencontrée au hasard d'un bistro arabe digne d'une comédie musicale égyptienne, vit avec son petit garçon après avoir été abandonnée par son mari. Incapable de se lancer dans une nouvelle aventure, Wonderbra en avant, elle n'attaque Jallel que pour mieux s'esquiver, le laissant en petits morceaux sur le bord du trottoir. La dépression dont est victime notre héros le conduit tout droit dans un service psychiatrique assez haut en couleur. Là l'attend Lucie, nymphomane loqueteuse et neuroleptisée qui y vend ordinairement ses charmes pour 20 francs et quelques

cigarettes supplémentaires, mais renonce à toute tarification pour s'enticher durablement du beau ténébreux et le poursuivre de ses assiduités hors de ces murs.

Sans méconnaître la misère sociale et humaine qui constitue le cadre de son film, le réalisateur l'infléchit juste ce qu'il faut pour en extraire, sur fond de solidarité entre les exclus, humour, fantaisie et beauté. Tout ce que ce film pourrait avoir de discutables en la matière - depuis l'exemplaire fraternité qui caractérise la plupart des personnages jusqu'à la facilité des conquêtes sentimentales de l'émigré clandestin, en passant par le gommage de la société environnante -, Kechiche le fait passer en force par son goût du récit, son amour des personnages et sa foi dans la magie du cinéma. Tous les acteurs, y compris les rôles secondaires, sont ici excellents, et il est évident que l'éclat de ses trois personnages principaux - fondé sur le rayonnement de Sami Bouajila, la composition mutine et pétillante d'Elodie Bouchez et l'émotion enfin révélée d'Aure Atika - en fait par principe, en dépit de toutes les avanies du monde, un trio gagnant.

(...)

Mais **La faute à Voltaire** est aussi un conte philosophique, une manière de *Candide* ou de *Lettres persanes* de notre temps, qui met en cause les travers de notre société à travers le regard d'un personnage prétendument innocent ou exotique. Cette rhétorique de la feinte et du faux-semblant court tout au long du film, depuis le mensonge qui permet à Jallel d'obtenir son entrée en France (il se fait passer pour un réfugié politique algérien alors qu'il vient de Tunisie) jusqu'aux méthodes destinées à apitoyer les gens dans le métro, en passant par le mariage blanc qu'il doit contracter avec Nasser ou les mille et une ruses qu'invente Lucie pour conquérir son amour.

Cette manière de cultiver le faux pour obtenir le vrai est une approche assez

révélatrice de la supercherie qui caractérise le commerce entre les hommes, en même temps qu'une bonne définition de l'art. Dans l'un et l'autre de ces domaines, la quête du film - plus rousseauiste que voltairienne - n'en demeure pas moins celle de l'innocence, comme source mythique de l'égalité entre les hommes. Une idée toujours scandaleuse, dès lors qu'elle fait du clandestin Jallel un héros de plein droit en territoire cinématographique français.

Jacques Mandelbaum
Le Monde - 13 Février 2001

On peut être un immigré clandestin et, en même temps, tomber amoureux, espérer du plaisir, prendre soin d'autrui. C'est l'une des «bonnes nouvelles» qu'apporte **La faute à Voltaire**, premier long métrage inattendu d'Abdellatif Kechiche. Inattendu parce qu'il a tout pour être un film dossier de plus et échappe pourtant au simple constat social. S'il évoque la galère d'un étranger à Paris, c'est aussi le récit impressionniste d'un parcours sentimental et sexuel, mais encore un film sur la solitude, sur l'entraide, sur l'envie de vivre.

«Deux Amours de Jallel» pourrait faire un sous-titre puisque l'histoire se divise en deux blocs qui tournent chacun autour d'une fille différente. Jallel, plus ou moins 30 ans, vient d'arriver de Tunisie. Sur des conseils un peu douteux, il se fait passer pour un réfugié politique algérien afin d'obtenir un permis de séjour. Première séquence marquante : son arrivée dans un foyer avec visite guidée, le salon-télé par ici, les douches par là... Sans accentuer le sordide ou l'hostilité du lieu (les résidents sont plutôt chaleureux), Abdellatif Kechiche en dit long sur l'apathie marseillaise qui s'en dégage et sur l'effroi d'avoir à s'y installer, comme on arrive pour la

première fois à l'internat ou à la caserne.

Il faut dire que les yeux que Jallel pose sur tout cela sont ceux de Sami Bouajila. A 1 000 lieues des caricatures de Maghrébins en vigueur çà et là, il crée un personnage lucide, réfléchi, vulnérable. Le genre de type pas du tout fait pour vendre à la sauvette des kiwis dans les couloirs du métro, avec la peur des flics au ventre. Or, c'est précisément ce qu'il fait pour survivre. Mais voilà qu'il rencontre Nassera (Aure Atika), farouche serveuse de bar, elle aussi d'origine arabe... Pour suggérer l'embellie, le film s'offre une discrète embarquée dans le merveilleux : une joyeuse fête bat instantanément son plein dans le bar.

Par un effet de montagnes russes plusieurs fois repris ultérieurement, la séquence suivante montre un Jallel anéanti, persuadé que Nassera lui a volé son argent. Et toute l'idylle, ensuite, est placée sous le signe de l'inquiétude. C'est là que Kechiche se révèle le plus inspiré, à la fois comme auteur et comme metteur en scène. Il filme Aure Atika (**La vérité si je mens II** et autres comédies plus ou moins mémorables) telle qu'on ne l'avait jamais vue, en mère célibataire blessée et endurcie par une première vie ratée. Il capte des moments d'intimité où se mêlent la gêne et le désir, la frustration et la tendresse. Il mise avec succès sur le frémissement des gros plans et sur la durée des scènes. Le même étirement fructueux et le même trouble caractérisent la fin de l'«épisode Nassera» sur les marches d'une mairie où s'échoue le rêve de Jallel de devenir Français via un mariage d'amour.

Terriblement réaliste quant aux conséquences ultimes de la solitude et du découragement, c'est dans un service psychiatrique que le film rebondit. Et sous les traits d'une seconde fille (pensionnaire du lieu, comme Jallel), aussi ouvertement fêlée et sexuellement vorace que la précédente feignait la solidité

et se dérobaient aux étreintes : Elodie Bouchez, alias Lucie. Nouvelle souffrance, nouvelle chance. Il s'agit cette fois de s'en sortir à deux, c'est-à-dire de hisser hors de l'eau la tête de l'autre pour respirer soi-même. Si la phobie sexuelle change de camp (c'est le garçon qui se refuse), le ton devient plus léger et chaleureux. On frôle parfois la comédie, surtout quand Jallel quitte l'hôpital pour retrouver son foyer et la rue, cette fois comme vendeur de fleurs. Le thème de la solidarité permet aussi à Kechiche de faire revenir, et au premier plan, quelques SDF présents dans la première moitié du film, dont le gaillard fraternel que campe Bruno Lochet.

Omniprésente dans cette partie, Elodie Bouchez continue de creuser un sillon qui n'appartient qu'à elle, tout en se donnant corps et âme au film. Sa prestation divise à *Télérama*, mais on ne peut s'empêcher d'admirer les paroxysmes mi-enfants mi-obscènes, exaspérants à dessein, parfois drôles et parfois touchants, où elle entraîne son personnage de chipie très déglinguée. (...)

Louis Guichard

Télérama - 14 Février 2001

Entretien avec le réalisateur

Comment vous est venu le désir de faire ce film ?

J'avais avant tout et depuis longtemps, un désir de cinéma. Lorsque j'ai commencé à envisager plus sérieusement, j'ai lancé plusieurs projets, et c'est celui-ci qui a retenu l'attention. Je ne sais si c'est parce qu'on attend des cinéastes issus de l'immigration, comme moi, une prise de position sur ce sujet, ou si c'est parce que le moment où je l'ai présenté, coïncidait avec le mouvement des cinéastes contre les lois Debré ; quoi qu'il en soit, le scénario semblait venir à propos, et mon désir de faire ce film-là plutôt qu'un autre s'est donc trouvé renforcé par la possibilité concrète de pouvoir le faire, mais aussi en réaction à tout ce qui se disait ou se faisait sur les "clandestins" les "sans papiers", et les "exclus" en général. Je trouvais qu'on avait trop tendance à limiter leur identité à leur condition, et, par des représentations en masse, ou dans des situations extrêmes, à les déshumaniser. On présente les clandestins comme un fléau, alors qu'il s'agit d'êtres humains, qui aspirent à une vie meilleure, ce qui est sain. Je m'étais dit que si l'on parvenait à s'attacher à un visage, à le voir simplement rire, pleurer, se lier d'amitié, aimer etc... on pourrait peut-être en venir à penser les choses un peu différemment...

Avez-vous enquêté sur la manière dont vivent les SDF ?

J'ai été dans des foyers, des associations. Il suffit aussi d'observer autour de soi, car dans nos villes, on est toujours confronté aux gens qui vivent dans la précarité. On n'a pas de mal à rencontrer quelqu'un qui accepte de s'asseoir pour vous raconter son parcours. Je tenais aussi à ce que des personnes du foyer Emmaüs, où nous avons tourné, participent au film et l'imprègnent de leur vécu, mais je regrette que cela n'ait

pu se faire sans une forme de discrimination... Ce qui m'a frappé dans les foyers, c'est que ces lieux qui, au départ, devaient être destinés à gérer des situations précaires provisoires, sont finalement de véritables institutions où les gens ont leurs habitudes. Tout se passe comme si tout le monde s'était fait à la situation : on prépare des fêtes... on organise des jeux... Je trouve très émouvant de voir des gens qui n'ont plus de familles, plus de maison etc. s'adonner à des passe-temps aussi futiles que les concours et les jeux qu'on a imaginés pour eux. J'ai aussi beaucoup fréquenté le "Cœur du Dragon", le squat investi par le DAL, rue du Dragon. D'ailleurs le scénario de départ était beaucoup plus ancré dans ces événements, et c'était là-bas que j'envisageais de tourner, mais ça n'a pas été possible. Finalement, j'ai surtout conservé ce qui échappait au contexte. Je ne voulais surtout pas faire un film qui ressemble à une thèse, ou à une enquête qui recense les faits pour les faire correspondre à des idées.

Votre récit refuse d'ailleurs toute forme de démonstration...

Je ne voulais pas tomber dans les pièges d'un "film à idées", qui dessert souvent les idées qu'il est censé défendre. Une lecture politique est bien sûr possible, mais elle ne fait pas le film. Je voulais vraiment ménager plusieurs niveaux de lecture, et que le film reste ouvert aux interprétations, dans une forme proche du conte arabe, qui illustre avant tout un certain plaisir de raconter.

En refusant de faire de vos personnages des figures politiques, vous évitez ainsi tout misérabilisme...

C'était un parti pris depuis le départ : je ne voulais pas que l'on s'apitoie sur le sort de Jallel, Lucie et Frank. Je voulais susciter une sympathie, une compréhension, en privilégiant une représentation plus ordinaire, pour briser justement cet

écran que crée le discours politique, et faire que l'on se sente proche d'eux. Jallel est un homme, il va à la rencontre de ses semblables, comme il est naturel de le faire. Il crée des liens avec les autres, ce qui est une liberté inaliénable. On ne peut empêcher les gens de circuler librement et de se rencontrer. D'ailleurs les problèmes qui sont liés à l'illégalité de sa présence en France ne sont pas mis en avant. Je voulais presque qu'on les oublie. (...)

Dossier distributeur

Le réalisateur

Il fait la moitié de son âge (quarante ans), il a l'air d'un athlète et d'un mannequin plus que d'un réalisateur - mais à quoi ressemble un réalisateur ? Lui ne s'est pas posé la question : il a marché tout droit vers ce qu'il savait avoir à faire, un film, ce film, **La faute à Voltaire**. Il lui a fallu des années et passer au-dessus de tous les obstacles. Il regarde d'un air abasourdi celui qui laisse entendre qu'il aurait eu matière à renoncer, à douter au moins. Abdel Kechiche parle en hésitant, un peu sidéré d'être là où il est, un peu effrayé de livrer à la lumière les cicatrices pas toutes refermées des innombrables combats menés pour qu'existe son premier long-métrage. Il reconnaît qu'à présent, à la veille de la sortie, il a peur pour la première fois : « *Avant, je n'ai pas eu le temps. Il y avait beaucoup trop de choses à faire.* »

Né à Tunis, grandi à Nice, entré à seize ans au conservatoire d'Antibes, passé de la scène du Théâtre de Nice à celle de l'Odéon, puis sollicité pour le cinéma par Abdelkrim Bahloul (**Le thé à la menthe**, **Un vampire au paradis**) et par André Téchiné (**Les innocents**), il se heurte au paradoxe de vouloir être comédien et de ne pas vouloir jouer la

quasi-totalité de ce qu'on lui propose « A l'époque, le cinéma et la télévision n'offraient à quelqu'un comme moi que des rôles de dealer, de voyou ou de grand frère qui cogne sa sœur parce qu'elle veut choisir son fiancé. Ensuite, ça a changé : il n'y avait que des rôles de victimes, montrés selon les mêmes clichés. Heureusement, il y avait le théâtre. » Pour construire un véritable personnage, il ne lui reste plus qu'à l'écrire lui-même. Ce qu'il fait, avec un aplomb conforté par une première tentative - un scénario intitulé **Vivement les voiles** -, tentative jamais aboutie, enlisée à force d'attendre les réponses de partenaires financiers ou artistiques.

Le Monde - 13 Février 2001

Filmographie

La faute à Voltaire 2000

Documents disponibles au France

Le Monde - 13 Février 2001
Télérama - 14 Février 2001
Les Inrockuptibles - 14 Février 2001
Libération - 15 Février 2001